

Bergson, *Le rire*, 1924.

Nous ne voyons pas les choses mêmes ; nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elles. Cette tendance, issue du besoin, s'est encore accentuée sous l'influence du langage. Car les mots (à l'exception des noms propres) désignent des genres. Le mot, qui ne note de la chose que sa fonction la plus commune et son aspect banal, s'insinue entre elle et nous, et en masquerait la forme à nos yeux si cette forme ne se dissimulait déjà derrière les besoins qui ont créé le mot lui-même. Et ce ne sont pas seulement les objets extérieurs, ce sont aussi nos propres états d'âme qui se dérobent à nous dans ce qu'ils ont d'intime, de personnel, d'originellement vécu. Quand nous éprouvons de l'amour ou de la haine, quand nous nous sentons joyeux ou tristes, est-ce bien notre sentiment lui-même qui arrive à notre conscience avec les mille nuances fugitives et les mille résonances profondes qui en font quelque chose d'absolument nôtre ? Nous serions alors tous romanciers, tous poètes, tous musiciens. Mais, le plus souvent, nous n'apercevons de notre état d'âme que son déploiement extérieur. Nous ne saisissons de nos sentiments que leur aspect impersonnel, celui que le langage a pu noter une fois pour toutes parce qu'il est à peu près le même dans les mêmes conditions, pour tous les hommes. Ainsi, jusque dans notre propre individu, l'individualité nous échappe. Nous nous mouvons parmi des généralités et des symboles.



#### FORMULER LA THESE

Elle est ici implicite, il faut donc l'établir. Comment faire ?

D'abord quel est le problème philosophique posé ? C'est celui de la connaissance, à commencer par la connaissance sensible : qui commence avec la perception et en particulier la vue des choses. Or, nous ne les voyons pas dit l'auteur, nous avons une sorte de filtre qui est ce que nous savons des choses, à commencer par leur désignation.

Et Bergson doute même de la connaissance vraie que nous pouvons avoir de nous-mêmes, de nos sentiments.

Tout passe par le double filtre du langage.

Vous pouvez donc formuler la thèse : *il n'y a pas de connaissance vraie du monde et de soi, nous nous mouvons parmi des généralités et des symboles.*

La tentation serait de voir dans l'avant-dernière phrase du texte la thèse de l'auteur. Ce n'en est qu'une partie. On oublierait alors la question posée dans les premières lignes : celle de la connaissance du monde des choses, qui passe elle aussi par le filtre du savoir déjà là, et en particulier de la dénomination et de la classification.

Dans une explication de texte, il faudrait alors voir les enjeux : une connaissance vraie est-elle possible. Que pouvons-nous connaître vraiment du monde et de nous-mêmes ? Comment traverser en quelque sorte ce qui nous empêche d'avoir avec le réel un contact direct, sans la médiation du langage ? A quelles conditions un tel contact est-il possible ?

Car si Bergson souligne l'existence de ces œillères, il n'est pas un sceptique, il ne doute pas de la réalité du monde ni de la réalité de l'individualité (le « moi »). Il dit simplement que nous n'avons pas un accès direct à nous mêmes, ni au monde.

La formulation de la thèse vous permet déjà d'entrevoir les enjeux philosophiques et oriente votre explication.